

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lucien GABIOUD

Rhétorique 1925 : 26 octobre 1935
(Le coin des Anciens)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 287-293

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

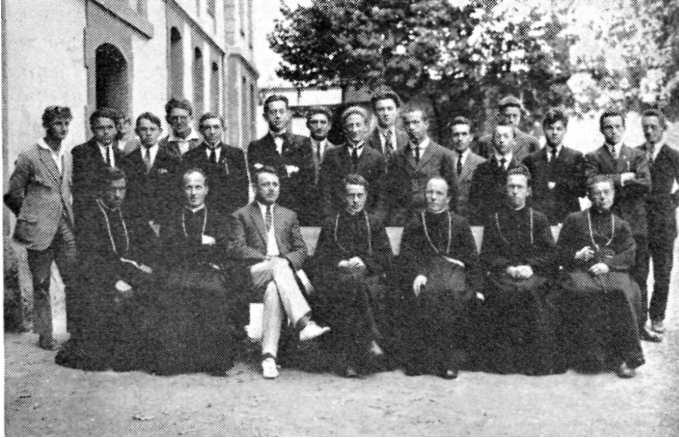
III
RHÉTORIQUE 1925
26 octobre 1935

On ne vieillit pas quand on s'aime. Et jamais élèves ne s'aimèrent autant que nous. Aussi, comme autrefois, lorsqu'il arrivait en classe, M. Broquet, — on dit qu'il a changé depuis, — eut le même geste : il se gratta le nez, et la même pensée : ce qu'ils sont bêtes ! Il faillit nous faire la classe !

Les externes rentraient par le même train que nous. Rien d'intéressant. Une légère tendance à la pose. Nous réservions cela pour le lycée, de notre temps. A dix-huit ans, c'est le moment de la vie où l'étudiant atteint le sommet de la sottise ; n'ayant pas assez de jugement pour s'apercevoir qu'ils ne savent rien, ils prennent facilement des airs de suffisance qui énervent. « Tu parles, me dit Toto, ça s'appelle les Grands ! On va passer en ville. On ne veut tout de même pas rentrer avec ces mioches. » Dire que nous avons été ce qu'ils sont !...

Nous passâmes donc en ville, moins à cause des étudiants (soyons sincères) que pour revoir le théâtre de certains de nos exploits ; et puis Toto avait fait sauter ses bretelles.

Au Collège grand silence. Cela nous étonna, et plus encore de ne voir, collée aux fenêtres, aucune figure d'élèves ou de surveillants. « Ce que ça a changé, s'écria Arlettaz. Heureusement que nous n'y sommes plus ! » Il paraît que les élèves étaient en retraite. Ce qui explique tout. Quelle joie de se revoir ! Notre classe avait passé



Rhétorique 1925

De gauche à droite : Assis : MM. Zarn, Mariétan, Matt, Broquet, Michelet, Grandjean, Tonoli, professeurs ; — Debout : Ernest Marquis, aujourd'hui au Consulat de Suisse à Lima (PÉROU) ; Emile Sonney, aviateur ; Paul Dupuis, avocat, Martigny ; Eugène Delvecchio, aux douanes dans les Grisons ; François Bonvin, employé de banque, Martigny ; Vincent Liardet, médecin à l'Hôpital cantonal de Fribourg ; Oscar Putallaz, chanoine de St-Maurice, professeur à Sierre ; Georges Vuadens, chanoine du St-Bernard, vicaire à Vouvry ; Alfred Vouilloz, avocat à Martigny ; Léonce Michaud, père capucin, Soleure ; André Arlettaz, employé à Lumina-Schell, Martigny ; Joseph Barman, père capucin, missionnaire aux Seychelles ; Edouard Marclay, dentiste, Monthey ; Lucien Gabioud, chanoine du St-Bernard, professeur de Philosophie ; Marcel Michelet, chanoine de St-Maurice, professeur de Rudiments ; Adolphe Dousse, père capucin, missionnaire aux Seychelles. — Manquait lors de la prise de cette photographie : Marc Chappuis, aujourd'hui vicaire à Saignelégier.

pour un modèle de vulgarité. « Tous des flemmards, disait M. Tonoli, que ferez-vous plus tard ? » Pas d'enthousiasme, pas d'émulation ; et, ce qui est le comble, pas de sportif parmi nous. (Toto fait de la culture physique depuis qu'il s'occupe de questions internationales. Il faut cela dans ces milieux.) Marcel seul faisait semblant de

travailler. Les autres, de gros zéros. Sans doute, il y avait deux ou trois brillants causeurs. Le plus fameux c'était moi : je pouvais parler deux heures sans une idée. Je ne comprends pas comment je ne suis pas délégué à la S. D. N. Mathématiquement, nous étions coulés pour l'avenir. Figurez-vous l'imbécile que j'étais : je pleurais en lisant Musset. « La lune comme un point sur un i ». Pire encore, Marcel faillit mourir de langueur après avoir lu « Pêcheurs d'Islande ».



Réunion du 26 octobre 1935

De gauche à droite : Assis : MM. Tonoli, Broquet, F. Michelet, Grandjean ; Debout : MM. M. Michelet, Vouilloz, Liardet, Gabioud, Arlettaz, Zarn, Marclay, Chappuis, Putallaz, Dupuis.

Et nous voilà presque de grands hommes ! Sur 19 que nous étions (la classe était petite aussi par le nombre !) 10 se trouvaient présents à l'Abbaye le 26 octobre. Les autres, sauf deux, s'étaient excusés.

Voici ce que sont devenus — c'est la lutte pour la vie qui nous a transformés, — après dix ans d'absence, les rhétos de 1925 :

Présents à la réunion : 2 chanoines de l'Abbaye, 1 du St-Bernard (tous trois professeurs. Sans blague.), 1 prêtre séculier, 1 médecin, 1 dentiste, 1 secrétaire S. A. Schell,

2 avocats, 1 commis en cigarettes et littérature (ces deux produits vont ensemble à notre époque).

Absents : 1 apprenti-consul au Pérou (avis aux amateurs, il était champion fumeur !), 1 fonctionnaire des douanes : il aurait dû fermer la frontière pour nous rejoindre, 3 Capucins dont 2 missionnaires aux Iles Seychelles, 1 chanoine du St-Bernard. il y a ce brave Roger Lecomte qu'on aurait tant aimé revoir. Les Genevois lui ont barré la route. Sonney et Bonvin n'ont pas répondu ; nous leur laissons cinq ans pour se justifier.

On se contemple, on s'admire, on dit des bêtises — ce qui est encore une de nos spécialités —. Rien de changé, sauf peut-être un peu d'embonpoint chez l'un ou l'autre. Je me trompe. Il y a du changement. Autrefois, quand nous rentrions au collège, le pire de nos soucis était de revoir les professeurs. Pas aujourd'hui. Ce fut notre plus grande joie de les retrouver au milieu de nous et tous en bonne santé. Nous ne savions pas que nous les aimions tant, au point de leur manquer de respect par notre familiarité et nos manières d'enfants gâtés. Ce cher M. Broquet ! Il avait toutes les peines du monde à prendre un air sévère, qui ne trompait que lui. L'indiscret, le soir en nous quittant, j'ai vu deux larmes dans ses yeux. — Papa Zarn. Il nous a gâté la fête. Imagine-t-on tomber malade un pareil jour ? C'est ce qu'il a fait. Et quelle maladie ! Une extinction de voix. Heureusement, le langage des gestes a sauvé notre amitié. Nous lui pardonnons ; mais dans cinq ans, il faudra qu'il répare par deux jours de fête le vilain tour qu'il nous a joué. En attendant, nous lui souhaitons un prompt rétablissement. — M. Tonoli. Encore un désastre. Cette fois c'est à nous, ou plutôt à nos deux avocats organisateurs de la fête, de faire les excuses. Voyez-vous, M. Tonoli, il ne faut jamais se fier aux avocats. A-t-on idée de fixer une fête un samedi, et, qui plus est, une veille d'élection ? Non, à moins d'être avocat. M. Tonoli devant se rendre à Leysin. chaque samedi, ne put prendre part à notre dîner. Quel dommage ! Edouard avait préparé tout un carnet de mots d'esprit à son adresse ; il dut le rentrer. Ce sera pour la prochaine réunion. — Quant à notre professeur de mathématiques, M. Grandjean, nous l'avons à peine vu. Il court encore. Il a oublié de nous montrer sa règle à calculer.

Le programme était simple : passer le plus joyeusement possible la journée. Il fut bien rempli. Le Chanoine Gabioud, pour la bonne raison qu'il ne l'avait pas encore dite, fut à l'unanimité chargé de célébrer la messe à l'intention du groupe. L'église abbatiale étant occupée par les novices en train d'épousseter les saints, et la chapelle du Collège par les élèves en retraite, ce fut dans la petite chapelle de l'infirmerie qu'on se réunit. On nous fit passer par la cuisine. Quels souvenirs ! Le lieu de nos crimes. N'est-ce pas, Vincent ? Tu te rappelles les biscuits volés à minuit, les pots de lait écrémés, etc. Le lendemain, les braves Sœurs multipliaient les pièges à rats ; nous ne fûmes jamais pris.

Après la messe, rendez-vous au réfectoire. M. le Prieur, notre professeur d'histoire, nous y reçoit de son plus aimable sourire. Le vin nous met à l'aise. Etes-vous pour ou contre le Négus ? Les avocats, c'était inévitable, commencent le feu. Freddi et Toto s'empoignent : l'un soutient la civilisation, l'autre aussi ; l'un est pour Mussolini, l'autre contre. Tous les deux crient tant qu'ils peuvent. Chappuis croit qu'il faut distinguer entre la question de droit et de fait ; il dit avoir lu cela dans « La Liberté », donc c'est juste. Edouard sourit, Vincent encore plus. Par bonheur qu'Arlettaz veille : il est le seul à avoir un peu de sens pratique. « Le train n'attend pas », nous dit-il.

Fully. Village bien valaisan avec ses vignobles, ses vergers, ses mazots. C'est aussi le fief de Freddi. Une immense plaque nous avertit qu'il est avocat, notaire, licencié en droit. Une vraie sommité. M. Carron, le sympathique président de Fully, vint nous recevoir. C'est chez lui que nous ferons la raclette ; cela veut dire que nous ne mourrons ni de faim ni de soif. De fait, le combat finit faute de combattants.

M. le recteur Mariétan, l'un de nos professeurs les plus aimés, vint nous rejoindre. Quelle joyeuse surprise pour nous ! M. Mariétan mérite notre reconnaissance d'une manière spéciale. Il avait réussi à nous enthousiasmer pour la botanique ; vu notre apathie, ce n'était pas là petite affaire. Je ne sais vraiment comment il s'y est pris. Il faut penser que lui aussi avait gardé bon souvenir de nous, car c'est la première fois qu'il assiste à une

réunion de ce genre. Ce ne sera pas la dernière, il nous l'a promis. M. Bonvin, curé de Fully, condisciple de Collège d'une année plus âgé, passa l'après-midi avec nous. Il a gardé quelque chose du joyeux collégien que nous avons connu autrefois. Il nous donna une séance d'hypnotisme. Merveilleux : rien de diabolique, puisque nous avions affaire à un homme d'Eglise ; pas de la farce non plus, puisque c'était Toto, l'homme le plus franc que je connaisse, qui « marchait dans la combine ». Il faut renoncer à tout expliquer !...

On dit que deux rhétoriciens ne peuvent se rencontrer sans que l'un ne monte sur une table pour annoncer à l'autre, à grands renforts de périphrases, qu'il est content de le voir. Nous ne voulions pas de discours. C'est trop officiel et trop allemand. Mais allez dire cela à des avocats ! Toto prit donc la parole ; il remercia les présents, regretta les absents ; il dit de très bonnes choses dont je n'ai retenu que celle-ci : prochaine réunion dans cinq ans. Ce qui fut décidé à l'unanimité. Je ne sais quelle magie émanait des paroles de Toto : son discours nous transporta à la cave. Là, Lucien Gabioud se trouva enfin à l'aise ! Il pérora, pérora, on dut crier grâce. Il promet une bonne récompense à qui lui rapportera ce qu'il a dit. L'heure du départ approche : « Allons visiter l'église », nous dit Freddi, qui veut profiter de l'occasion pour nous montrer ses connaissances artistiques. En fait d'art, je sais tout juste distinguer une couleur d'une autre. J'avoue que ce n'est pas grand'chose. J'ai voulu écouter mes condisciples. Ils en savent encore moins. L'église reste donc aussi belle après qu'avant notre visite.

Souper à l'Abbaye. M. le Prieur nous y avait aimablement invités. Marco voulut auparavant revoir l'église, le seul endroit de St-Maurice qui ne lui ait pas donné le cafard quand il était étudiant. Malheureusement, les élèves y sont réunis. Marco grimpe à la tribune. Nous le suivons et réveillons quelques étudiants qui semblent écouter le prédicateur. Le sermon plut à Marco. Il ne voulait plus partir. Il nous restait pourtant plusieurs choses à faire : parcourir la Grande Allée (j'y tenais, ayant été capitaine de la « Pomme-de-terre »), jeter un coup d'œil au dortoir, — c'est si émotionnant, les petites cellules avec son nom sur la porte du buffet, — visiter le Collège, donner

un bonjour aux professeurs que nous n'avions pas encore vus. Le temps nous manque ; ce sera pour la prochaine fois. Monseigneur, à qui nous allons présenter nos hommages, nous reçoit paternellement chez lui. Monseigneur Burquier était procureur quand nous étions en Rhétorique. Il avait un chien aussi vilain que celui de S. Jean Bosco, et beaucoup plus méchant. C'était la terreur des étudiants, de ceux surtout qui aimaient les sorties clandestines. Tu te souviens, Marcel, du fameux soir où nous nous tenions blottis dans l'ombre, entre l'infirmier et le Collège, les souliers sous les bras ? D'un côté le surveillant, de l'autre le chien qui aboyait avec furie et peut-être le procureur qui allait venir. Ce fut une des plus grosses frayeurs de ma vie. J'ai promis qu'on ne m'y reprendrait plus.

Au souper, Monseigneur porta un toast en notre honneur. Personne pour lui répondre. Freddi, Freddi, où donc avait passé ton éloquence ? Et la tienne, Toto ? La mienne, vous le savez bien, ne s'exhibe qu'en certains lieux.

Ce n'était pas ingratitude. Les Rhétoriciens de 1925 ne connaissent pas ce défaut. Veuillez croire, Monseigneur et vous Messieurs les Chanoines, qu'ils ont été très touchés de votre cordial accueil. La reconnaissance se sent plus qu'elle ne s'exprime. Nous vous disons de tout cœur : Merci.

Peut-être que dans cinq ans nous saurons nous exprimer un peu plus éloquemment ; en tout cas, c'était avec une profonde émotion que le soir nous reprîmes le train pour rentrer chez nous. L'amitié est un des plus beaux dons que le bon Dieu ait fait aux hommes : l'attachement que les Chanoines de St-Maurice savent inculquer à leurs élèves restera un de leur plus beaux titres de gloire.

Lucien GABIOUD